



MEXIQUE



D 2254 • Mx37
1-15 novembre 1998

Diffusion de l'information sur l'Amérique latine

DIAL • 38, rue du Doyenné - 69005 Lyon - France - Tél. 04 72 77 00 26 - Fax 04 72 40 96 70

MOTS-CLEFS
Indiens
Rôle des Églises
Persécution religieuse
Pastorale indienne
Massacre
Église-État

À TRAVERS LES YEUX DE ZENAIDA

Directeur du Centre des droits de l'homme Fray Bartolomé de Las Casas situé à San Cristóbal de Las Casas, Chiapas, Pablo Romo o. p. nous donne un témoignage d'une rare intensité sur ce qui est vécu dans cette région du Mexique si profondément marquée par la souffrance des peuples indigènes en quête de dignité et de justice. Les

blessures du massacre d'Acteal restent béantes, l'injustice continue. Pablo Romo s'exprime autant comme religieux du diocèse de San Cristóbal qu'au titre de défenseur des droits de l'homme. Ce témoignage a ouvert les travaux d'un colloque dominicain tenu à Cochabamba, Bolivie, du 24 au 31 août 1998.

Avant-propos

Comme je réfléchissais à la question qu'on m'a demandé de traiter pour ce colloque, j'essayais de voir comment je pourrais rendre compte, en peu de mots, d'une double expérience : l'expérience - ô combien riche - de vivre au milieu des pauvres et de partager leur combat pour que soit reconnue leur dignité de peuple indien, et en même temps, la chance de vivre dans un diocèse tellement débordant de vie et d'espérance, je veux parler du diocèse de San Cristóbal de las Casas dont la charge est confiée à Don Samuel Ruiz.

En d'autres termes, je me demandais comment exprimer brièvement la foi qui anime beaucoup de gens au Chiapas au milieu des situations de guerre et comment on y travaille avec acharnement pour y vivre mieux et

approfondir l'amour du prochain.

L'idée que je cherchais a jailli précisément voici trois semaines tandis que je participais à une célébration avec plusieurs évêques de la Conférence épiscopale mexicaine à Acteal¹, de la com-

1. Cf. DIAL 2195 (NdT).



mune de Chenalhó, et que vint s'asseoir à mes côtés Zenaida, une fillette qui avait tout juste six ans.

À travers les yeux de Zenaida

Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits, car, je vous le dis, aux cieux leurs anges se tiennent sans cesse en présence de mon Père qui est aux cieux (Mt 18,10)

Don Samuel, après avoir lu l'Évangile en tzotzil et en castillan, prit le micro et dit qu'il venait de recevoir quelques jours auparavant une lettre de plusieurs personnes qui lui disaient qu'à travers les yeux de Zenaida, désormais elles comprenaient mieux la réalité du Chiapas et du pays. Après avoir prononcé ces quelques mots, il s'assit. Le président de la Conférence épiscopale Don Luis Morales demeura quelques instants en silence puis se tourna vers

SOMMAIRE

> MEXIQUE : À travers les yeux de Zenaida (1-6)

> COLOMBIE : La guerre la plus longue (9-11)

> PÉROU : Dans la forêt centrale : le sort des enfants capturés par le Sentier lumineux et "récupérés" par leurs communautés (7-8)

Zenaida pour la saluer.

Zenaida qui se déplaçait en titubant parvint à saluer l'évêque. Zenaida est devenue aveugle il y a tout juste huit mois. Une balle a frôlé son cerveau endommageant le nerf optique le jour du massacre au cours duquel trouvèrent la mort 45 personnes dont la plupart étaient des femmes et des enfants. Zenaida survécut mais ses copains et copines sont morts : Juan Carlos (2 ans), Silvia (8), Juana (10), Alejandro (15), Sebastián (10), Guadalupe (2), Graciela (4), Roselia (6), Marcela (15), Margarita (3), Juana (8 mois), Antonia (17 ans), Susana (17), Lucía (8), Vicente (6), Micaela (9), Josefa (7), Loira (12), María (16) et Martha (16). Zenaida s'est retrouvée orpheline.

Sa mère est morte agrippée à son corps qu'elle entourait de son ultime protection et son père est mort à ses côtés tandis qu'il terminait une prière pour la paix au Chiapas.

À l'aide de ses petites mains fragiles, Zenaida est revenue à tâtons à sa place. Sa grand-mère, un peu moins aveugle que l'enfant, mais les yeux brillants de larmes et aveuglés par le reflet des 45 cierges, la reçut et l'aïda à se rasseoir.

Efraín y Jerónimo se trouvaient plus bas mais ils ne vinrent pas devant, pas plus d'ailleurs que les vingt-quatre autres blessés qui avaient été atteints par des balles tirées par des groupes paramilitaires. Zenaida jouait avec mon étole et avec son chemisier brodé main tandis que Don Luis parlait et rappelait que c'était la septième fois que la Commission se réunissait depuis le début du soulèvement armé - pour lui c'était d'ailleurs la première fois car il n'y avait pas longtemps qu'il avait été nommé président de la Conférence épiscopale mexicaine. Il disait que, pour tout chrétien, priver quelqu'un de sa vie est proprement scandaleux et il parlait de la nécessité de travailler à la réconciliation dans la justice.

Des dizaines de journalistes scrutaient chaque adjectif, chaque substantif, le temps des verbes, afin de pouvoir ensuite les utiliser à l'encontre de qui que ce soit: pour en faire des déclara-

tions, des accusations, des nouvelles. De fait, les correspondants permanents au Chiapas n'avaient plus, depuis plusieurs jours, les honneurs de la une. Cela signifiait que bientôt ils seraient rappelés par leurs rédactions s'ils n'arrivaient pas à arracher au président de la Conférence épiscopale mexicaine quelque chose qui puisse s'étaler sur huit colonnes. Il est évident que je me réfère seulement aux vrais journalistes et non pas à ceux qui, feignant de l'être, suivent à la trace toute personne importante arrivant au Chiapas, la filmant, l'archivent et la gardent dans les bases de données de ce qu'on appelle les systèmes "de renseignement" (appelé à tort *inteligencia*) de l'armée et du "gouvernement" pour les utiliser le moment venu.



La Jornada

De ma place, je vois les journalistes en train d'utiliser leurs caméras, de préparer leurs clichés. Je me souviens du jour où eut lieu la première conversation avec l'Armée zapatiste de libération nationale dans la cathédrale en février 1994, entre le délégué de la province, Manuel Camacho Solís et une partie du Comité clandestin révolutionnaire indigène : il y avait là environ neuf cents journalistes qui s'entassaient pour prendre des photos, pour guetter les déclarations, pour voir ce qui se passait dans la cathédrale. Ce dialogue de février 1994 dura treize jours qui furent intenses, ininterrompus, difficiles. Les participants étaient entourés par une série de cordons de protection chargés d'assurer la paix et leur sécurité. C'étaient des cercles concentriques de centaines de personnes pleines d'espoir en train de

contenir la guerre. Le plus proche de ces cercles était constitué par la Croix rouge internationale ; le second, par la Croix rouge nationale ; le suivant par des centaines et des centaines de jeunes, de femmes et d'hommes provenant de la société civile. Le quatrième cordon fut formé de policiers militaires désarmés, et le cinquième, d'observateurs internationaux.

Zenaida ne percevait que le "déclat" des caméras. Elle bougeait d'un côté à l'autre de sa chaise et faisait des tresses avec les franges de l'étole.

Une vieille femme qui se tenait derrière Zenaida préparait le *pom* pour l'offertoire. Elle priait suivant son propre rythme sans se soucier du fait que Don Luis était toujours en train de parler. De ma place je suis arrivé à entendre qu'elle priait ainsi :

*"Je suis venue ici pour te regarder,
Je suis venue pour te voir,
parce que tu es déjà morte,
tu en as fini.
Ta mort n'est pas passée
ta maladie n'est pas passée,
en ta bouche est resté,
en toi est resté,
ce qui est bien,
ce qui est savoureux,
ce qui est doux,
ce qui est amer."*

*Voici ton ocote
voici ton cierge,
en ces lieux je suis venue
pour te regarder,*

*Tu trouves ici un peu de ton pays
parce que là est la force de ton esprit,
là est la force de ton âme."*

La vieille femme pleurait en silence. Elle pleurait avec les morts plus que pour eux. Elle pleurait en voyant les orphelins. Elle se demandait auprès des morts ce qu'il adviendrait des pauvres qui ont survécu.

La fumée du *pom* s'élevait léchant les mâts [qui soutenaient] la petite bâche en plastique qui nous protégeait du redoutable soleil qui, voici quelques mois, fut à l'origine de tant de sécheresse et de tant d'incendies au

2. *L'encens.*

Chiapas. Plus de 120 000 hectares de bois et de forêts ont brûlé. On dit que cela est dû à la sécheresse que nous a apportée El Niño. Santiago, un militant zapatiste, n'en croit rien, il dit que la plupart de ces incendies ont été provoqués par l'armée.

Agustin prit le micro pour la quatrième fois afin d'interpréter, à l'intention des nombreux tzotziles qui étaient là, les paroles de Don Luis. Des frères tzotziles de presque toutes les communes voisines étaient venus pour manifester leur solidarité, pour dire qu'ils étaient de tout cœur avec leurs frères.

Ils n'ont pas pu venir de plus loin car le transport coûte cher. Les camions destinés au transport des matériaux de construction et des animaux utilisés pour acheminer des personnes coûtent cher quand il s'agit de faire de longs trajets : quarante à cinquante pesos. D'après les renseignements officiels, 70 % de la population gagne le salaire minimum ou moins, c'est-à-dire un peu plus de deux dollars par famille³.

Les tzotziles sont un ensemble de communautés indiennes ayant une langue commune plus ou moins compréhensible par tous. Dans le diocèse il y a quatre grands groupes indiens ayant une langue commune: le tzotzil, le tzeltal, le ch'ol et le tojolabal. La majeure partie de la population⁴ du diocèse est indigène. Nous disons qu'elle atteint 80 %, toutefois les chiffres officiels ne considèrent comme Indiens que ceux qui parlent une langue indigène. Ce qui revient à dire que la population indigène représente un peu plus de 65 % du diocèse. La plupart des femmes, telle la grand-mère de Zenaida, ne parlent que la langue indigène et jusqu'à ce jour la seule langue officielle au Chiapas et bien évidemment au Mexique, est le castillan - le *castilla* comme nous disons au Chiapas.

Tandis qu'Agustin terminait la traduction, je relisais l'Évangile qui disait :

3. Les familles au Chiapas ont une moyenne de six à sept membres.

4. La population de tout l'État du Chiapas est de 3 200 000 personnes pour 73 887 km².

"Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits, car, je vous le dis, aux cieux leurs anges se tiennent sans cesse en présence de mon Père qui est aux cieux."

(...)

Saint Gabriel

"Eh bien tu vas être réduit au silence et tu ne pourras plus parler jusqu'au jour où cela se réalisera parce que tu n'as pas cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps." (Lc 1,20)



La Jornada

Efraín est lui aussi un enfant blessé. Il a dix ans. Efraín, c'est ce gamin qui est resté au fond de l'Église et n'est pas monté avec Zenaida s'asseoir près des évêques. Il a été touché par une balle au niveau de la mâchoire. Il n'a récupéré que très difficilement et son élocution n'est pas encore très claire. *"On aurait dit une boule de feu qui me touchait la bouche"* me confia-t-il un jour où j'allais le voir à l'hôpital. Ce jour-là, je pensais à l'Ange du Seigneur qui toucha les lèvres d'Isaïe pour qu'il puisse commencer sa mission de prédication et je pensais également au mutisme dont Zacharie fut atteint alors qu'il s'entretenait avec le messager de la Bonne Nouvelle. Et je ne sus quoi lui répondre, me disant en moi-même que, parfois devant l'horreur, nous aussi devenons muets. À moins que le silence ne soit le prélude à une parole. George Steiner (1976) nous dit que le sens classique et le sens chrétien du monde s'efforcent d'ordonner la réalité sous le régime du langage. Bien plus, ils prétendent que toute expérience doit être contenue dans les murs de

la parole. Acteal est resté silencieux durant de longues journées ; une femme s'est cachée pendant presque une journée sans faire de bruit, sans parler : elle s'était tapie dans une cavité que la terre avait ouverte pour la protéger. C'est elle qui l'affirme, la terre s'est ouverte et l'a aspirée pour pouvoir la soigner.

On a fait de nombreux discours pour expliquer l'événement. Pour camoufler ce qui est proprement insensé dans les méandres d'une explication cohérente et recevable. Il fallait présenter l'horreur de l'irrationalité dans des mots qui puissent être prononcés dans les forums internationaux. Il fallait rendre compte à Washington de la raison pour laquelle on tue les Indiens.

Cette femme cachée n'a rien vu, elle ne sait rien, elle ne donne aucune explication, elle a vécu, sans rien y comprendre, une manifestation de plus de la guerre. À présent, elle recherche des fils de couleur pour broder dans un camp de personnes déplacées. À l'endroit même où l'armée a essayé de s'installer pour offrir ses cours d'éducation sexuelle et de soins dentaires.

Pendant ce temps-là, d'après ce que nous rapporte Jesús Ramírez (04. 01. 98), le jour de la tuerie, les assassins faisaient la fête, mangeant et buvant. Peut-être célébraient-ils leur exploit, peut-être s'étouffaient-ils. Ils criaient, se bousculaient pour décrire les scènes de mort. Un autre rejoignait son régiment et rendait compte de ce qui s'était passé. Ils parlaient tous à la fois. Après Acteal, quels mots pourrions-nous trouver pour expliquer que les institutions républicaines sont le garant de la sécurité et de l'intégrité des citoyens ? Quel discours raisonnable et sensé pourra expliquer que la Santé publique est au service de tous, que l'Armée nationale va garantir la paix et que la mission de la Police de la sécurité publique est de protéger les citoyens. Dans quelle langue tiendra-t-on un tel discours ? En huichol ? Il faut savoir que cette nation est pluriculturelle et que la parole ne peut pas être transmise en une seule langue. On ne

peut pas parler la même langue dans tout le pays.

Efraïn jouait dans le fond de l'Église. Puis vint le moment de l'offertoire. Les anciens avaient déjà fait leur prière. Ils s'étaient tous agenouillés, suppliant Dieu de leur accorder protection et soutien. Nous prenions dans notre prière le père Michel Chanteau, curé de la paroisse de Chenalhó, actuellement en exil⁵. Il fut expulsé par le gouvernement mexicain qui dans cette affaire abusa de son pouvoir dans le seul but de le faire taire. Comme il fut d'abord séquestré et ensuite expulsé, on prétexta qu'il s'était immiscé dans des affaires de politique intérieure et que ses papiers n'étaient pas en règle. La vérité est que Michel avait dit clairement qu'il y avait de nombreux indices permettant de penser que le gouvernement avait participé au massacre des Indiens⁶.

Michel fut expulsé et désormais il se retrouve en exil avec les cinq autres prêtres qui ont été expulsés les mois précédents⁷.

En fait, quand le gouvernement expulsa des prêtres, son but est de punir le diocèse en raison de ses affinités avec les pauvres et avec les Indiens. Car le diocèse n'a cessé de prendre la parole pour exiger la justice qui est indispensable pour vivre. On a essayé, de bien des façons, de faire taire Don Samuel, Don Raúl et ceux qui sont chargés de la pastorale.

Il y eut alors abondance de cierges réchauffant les visages les plus proches des lumières : les quarante-cinq se sont multipliés par le nombre de communautés qui se sont rendues à Acteal. Je m'aperçus que je n'avais pas mon cierge et j'en étais désolé ; quand tout à coup, sans bruit, quelqu'un m'en donna un. C'était Gabriel, *tuhune*⁸ de la communauté de San Andrés, qui officiait en tant que ser-

vant au cours de cette célébration.

Gabriel est l'un des quelque 500 *tuhunels* (diacres ou sous-diacres) qui travaillent dans les communautés du diocèse. Il y en a près de 2600. Le développement des ministères a commencé depuis longtemps dans le diocèse et aujourd'hui tous ces serviteurs sont les piliers du travail pastoral. Certains ministres sont ordonnés ; d'autres ne le sont pas. Les sous-diacres et les diacres sont accompagnés dans de nombreuses régions par les *principales*⁹ et leurs épouses qui sont chargés de veiller sur les permanents ; les plus âgés, hommes ou femmes, ayant recueilli la sagesse de leurs communautés et de leurs peuples peuvent conseiller utilement les plus jeunes. Les ministres ordonnés, préposés à l'eucharistie, visitent les malades et leur donnent la communion. Dans le diocèse il y a plus de 7 800 catéchistes qui président quotidiennement la célébration de la Parole de Dieu au sein des communautés. Un millier d'hommes et de femmes initient les enfants aux connaissances de base de la foi chrétienne.



La Jornada

Peu avant le conflit, le diocèse se définissait en ces termes dans une lettre pastorale intitulée *En cette heure de Grâce* :

"... l'ancien diocèse du Chiapas dont le premier évêque fut Bartolomé de Las Casas, ardent défenseur des indigènes et critique implacable du systè-

9. Les principales sont ceux qui accompagnent les diacres et sous-diacres dans leur travail. Il s'agit d'anciens ayant beaucoup d'expérience qui peuvent corriger et conseiller.

me colonial, fut marqué par les orientations pastorales de son fondateur, car la réalité abominable à laquelle il s'est trouvé confronté est encore aujourd'hui d'actualité. On peut dire, de façon plus précise, qu'après le Concile Vatican II, l'insertion des permanents de la pastorale du diocèse (prêtres, religieux et laïcs engagés) dans une réalité conflictuelle nous a obligés à faire tout un chemin qui fut aussi un long chemin de conversion. Le monde indigène, dans la mesure où il est tout à la fois majoritaire en pourcentage et extrêmement marginalisé, exigeait de toute urgence notre présence (si nous voulions demeurer fidèles à l'Évangile). C'est pourquoi notre diocèse est profondément marqué par les caractéristiques inhérentes à une pastorale indigène, celle-ci étant entendue non seulement comme le souci des indigènes mais comme une incarnation de notre présence au cœur de leur monde, lequel est plein de carences mais aussi porteur de grandes valeurs ; il s'agit d'une expérience qui informe notre manière de penser notre foi, notre activité pastorale et notre aspiration ecclésiale à travailler à la naissance d'une Église autochtone capable de rendre compte de l'histoire de son salut, de s'exprimer dans sa culture, de découvrir la richesse de ses propres valeurs, d'accepter ses souffrances, ses combats et ses aspirations ; une Église qui par la force de l'Évangile, transforme et libère sa culture."

Le diocèse a été persécuté non seulement par le gouvernement qui le considère comme un ennemi mais encore par une fraction d'un secteur de l'Église qui, dans les circonstances présentes, est devenu un instrument utile pour mieux fustiger le diocèse. Cela fut vrai surtout à l'époque du nonce précédent. Ce fut l'origine de la convocation d'un synode chargé d'étudier, *ad intra*, nos erreurs et de renforcer nos qualités en tant qu'Église locale. En effet, s'est ouvert en 1995 le Troisième Synode diocésain qui est devenu l'événement ecclésial le plus important des dernières années. La vitalité et la vie s'y sont déployés de façon inespérée.

5. Cf. DIAL D 2208 (NdT).

6. Les recherches ultérieures ont montré la présence d'un militaire, général de l'armée mexicaine, sur le lieu des faits.

7. Cf. DIAL D 2001 (NdT).

8. En langue tzetzal, ce mot signifie serviteur.

L'Esprit a manifesté sa force au milieu des indigènes qui réclament qu'à l'intérieur de l'Église on les reconnaisse à la fois comme croyants et comme indigènes. Au cours de ce Synode, session après session, le peuple s'est rassemblé dans un élan plein de joie; il a parlé dans la vérité. Il met ses espoirs entre les mains de ceux qui savent écrire et il fait tout ce qu'il peut pour devenir l'Église autochtone qui lui a été promise.

L'offertoire fut très long : procession d'intercession pour les vivants et pour les morts, pour les prisonniers politiques et pour les malades ; pour ceux qui meurent prématurément, pour les personnes déplacées qui sont plus de 20 000 dans cet État et qui, rien qu'à Chenalhó, sont déjà 10 500¹⁰. On prie pour les autorités afin qu'elles sachent gouverner leur peuple¹¹. On demande l'instauration de la justice.

Gabriel, avec son cierge, est tout à côté de la vieille femme qui porte le *pom*.

Cette longue prière ennuie les journalistes et fascine les bénévoles européens qui sont venus visiter la communauté grâce au programme des "Brigades civiles pour la paix". Les journalistes connaissent, mieux que quiconque, la valeur du temps dans le monde moderne. Ils savent qu'on ne peut pas trop en perdre en prières ou dans des cérémonies. La nouvelle peut leur échapper : un autre, avec un téléphone portable est peut-être en train d'envoyer le rapport, leur faisant perdre leur travail. La fourgonnette munie d'une antenne parabolique sur le capot est sur la route, guettant un balbutiement, qui pourrait être un signal d'exclusivité, qui lui ouvrira les portes du premier magazine du journal télévisé.

Avec son sourire malin, Gabriel se retourne pour me voir, me montrer les journalistes du regard, me rendre complice de ses pensées qui s'en vont vers

10. Pour une population de la commune de 30 000 personnes.

11. Au Chiapas les autorités civiles sont nombreuses et elles sont fréquemment remplacées. Au cours des six dernières années, il y a eu six gouverneurs reconnus officiellement.

son village : San Andrés, Sacam'chen des Pauvres, encore appelé par d'autres : San Andrés Larráinzar.

Oui, là où le gouvernement, au terme de conversations qui ont duré plus d'un an, a signé les Accords avec l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN), avec la médiation de la Commission nationale d'intermédiation (CONAI) et l'intervention de la Commission pour la concorde et pour la paix (COCOPA). Là où tant de fois nous avons espéré que la guerre en cours pourrait trouver une véritable solution. En ce lieu qui est le symbole du mépris manifeste du gouvernement pour ce qu'il a lui-même signé avec le peuple mexicain. En ce lieu où nous avons veillé jour et nuit pour que naisse un processus de transition pacifique du pays vers la démocratie. Où nous abritons au fond de notre cœur la secrète espérance qu'un jour viendrait où l'Indien arriverait à échapper à ce dilemme : tuer ou mourir.



La Jornada

La voix de Don Luis interrompt ce dialogue entre Gabriel et moi pour proclamer de sa voix tonitruante :

"Prions, mes frères, pour que ce sacrifice soit agréable à Dieu notre Père..."

Saint Raphaël

"Quand ils eurent fini de manger et de boire, ils voulurent se coucher. On emmena le jeune homme et on le fit entrer dans la chambre. Tobie se souvint des paroles de Raphaël : il tira de son sac le foie et le cœur du poisson et les mit sur la braise du brûle-parfum. L'odeur du poisson arrêta le démon qui s'enfuit par les airs dans les

contrées d'Égypte. Raphaël s'y rendit, l'entrava et l'enchaîna sur-le-champ." (Tobie 8,1-3)

On sentait dans l'assemblée une grande sérénité. On aurait dit qu'un baume se répandait tandis qu'on écoutait le Sanctus chanté à quatre voix par une chorale de jeunes garçons et filles qui avaient répété quelques heures auparavant. Une certaine consolation était donnée, était vécue. C'était comme si les paroles de réconciliation s'étaient accomplies et qu'il n'y avait jamais eu de tuerie, comme si les frères et sœurs assassins étaient là aussi en train de chanter le Sanctus. La vieille femme, avec son encensoir, répandait l'encens à qui mieux mieux, plongeant tous les participants dans un épais brouillard, symbole de l'oubli de la mort et des souffrances.

"Le plus douloureux dans ce massacre, c'est qu'il a été perpétré par les habitants mêmes de la commune", me disait un sage de la région tandis que nous cherchions des coupables. C'était comme une chape de plomb qui ne nous permettait pas d'accuser librement les méchants, les autres, parce que nous savions tous que les assassins faisaient partie de nos familles.

La fumée ne recouvrait pas complètement cette idée-là. Cet épais brouillard que la vieille femme répandait ici et là nous laissait dans la gorge une amertume qui ne nous permettait pas de respirer de l'air frais. Chanter avec joie le Sanctus. Nous savions tous que cette fumée était comme le mal qui nous envahissait. Que les

paramilitaires, indigènes eux aussi, qu'un bon nombre de soldats qui étaient tzotziles se trouvaient parmi nous. Qu'en nous se trouvait peut-être quelque chose d'eux-mêmes.

Le Sanctus que chantent les anges, nous ne le chantions pas avec joie. Il eût fallu être libres ; comme ceux qui sont au ciel, comme les autres : les martyrs d'Acteal. Comme si le pardon n'était pas total, comme si nous avions peur de je ne sais quoi. Dire *"je te pardonne"*, ce n'était pas possible : la justice exigeait que l'on parle au minimum de prison, avec pudeur.

Qui va communier ? Qui a vraiment

pardonné de tout son cœur ? Il valait mieux ne pas nous donner la paix ; il valait mieux garder la distance pour voir comment la police fait justice. Qu'il était difficile ce Sanctus !

En raison de la guerre, les communautés sont séparées ; elles connaissent des conflits internes ; elles éprouvent du ressentiment les unes par rapport aux autres. Pourquoi leur soumet-on le projet et pas à nous ? *"Pourquoi la lumière est-elle pour eux et pas pour nous ? Pourquoi les protègent-ils ? Et pourquoi pas les autres ?"* La souffrance est redoutable, l'accouchement des communautés est douloureux. De plus en plus la référence cesse d'être communautaire pour se situer au niveau de l'intérêt. *"C'est comme à la ville"* m'expliquait un jeune militant du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) qu'on appelle le *pukuj* et qui porte des tennis Nike, *"là-bas, à Cancún, les gens s'entendent bien : on se respecte, chacun fait ce qui lui plaît et personne ne lui dit rien. Moi, par exemple, je porte ces tennis et ici tout le monde me critique et dit du mal de moi parce que c'est l'armée qui me les a donnés, mais si j'habitais à la ville, on ne me dirait rien. C'est uniquement de la jalousie."*

Le *pukuj* a vécu à la ville et il sait bien comment cela se passe. Il est le fils du professeur Lucio Fernando qu'on appelle le LucioFer. Son père, qui est un brave homme, enseigne comment les choses doivent se passer. Parfois les filles les plus jeunes de la communauté lui plaisent bien et il y a des problèmes ; mais lui reste calme, les problèmes s'arrangent autour d'un verre et ne prennent pas de proportion. Et puis, ces filles-là ne se débrouillent pas bien en castillan. Le *pukuj* n'a que dix-huit ans mais il sait déjà beaucoup de choses. Il répète toujours ce que dit son papa, à savoir que les choses sont comme ça, que petit à petit elles changent, mais que ce n'est pas notre affai-

re : Dieu seul sait pourquoi, c'est comme ça.

"Voici le sacrement de notre foi : Nous annonçons ta mort, nous proclamons ta Résurrection, viens Seigneur Jésus."

Quelle distraction, nous voilà presque arrivés au Notre Père ! Et sur le point de nous donner la paix. Mais quelle paix ? *"Dieu nous appelle à la paix que le monde ne comprend pas"* dit Mgr Felipe, en nous invitant à nous donner un signe de paix. Tous les participants le font de bon cœur.

Don Samuel me donne le baiser de paix et Toño me prend la main comme le *ilol* quand il prend le pouls. Toño le sait bien puisque son papa se charge de prendre le pouls. C'est-à-dire qu'il prend le pouls pour soigner. Les *iloles* sont les guérisseurs ; ce sont des personnages très importants dans les communautés. Ce sont eux qui savent et qui soignent. Ils prennent le pouls suivant ses trois tonalités, suivant ses trois forces afin de savoir si le cœur est en bon état, si l'esprit demeure encore en chacun. Ils savent des choses, ils savent de quoi ils parlent, ils soignent et guérissent le cœur. Il y a des catéchistes qui les méprisent en disant que ce sont des sorciers, que leurs connaissances ne servent à rien, qu'il est préférable de consulter le médecin ou le promoteur de la santé. Mais eux ne s'en préoccupent guère, ils continuent à prendre le pouls, à tuer les poules et à prescrire des remèdes à base de plantes.

Toño suit des cours de théologie indienne dans un de ces ateliers qui se sont créés à Chenalhó ; et il ne se dispute plus avec son papa, bien au contraire, puisqu'il veut suivre la tradition tout en étant catéchiste et en connaissant bien la Parole de Dieu. Il sait parfaitement que ce n'est pas contradictoire.

Il me laisse la main un peu meurtrie mais il me console en me disant que

mon esprit est bien là : *"il est là, tranquille quoique un peu triste."* Je me laisse surprendre par son commentaire et je me demande si l'esprit est vraiment là, mais lui le sait bien. Cette paix est une paix qui nous dépasse. Inexplicable, divine pourquoi pas. Le peuple nous en fait don quand il célèbre, quand il se réunit.

Les ministres s'approchent avec leurs épouses. La communion est massive, tous se préparent pour l'avenir ; ils savent qu'il va arriver ; il est certain que nous communions et que nous nous fortifions pour demain. La sensation que nous n'en finirons jamais avec cette célébration et avec la prédication de Don Luis commence à s'estomper. Zenaida s'en va en chantant, avec force, devant les évêques, le chant final qui dit ceci : *"Quand le pauvre croira dans le pauvre, alors nous pourrons chanter la liberté."* Elle le sait en castillan ; la chorale le chante en *vatsi scop*¹² ; ils reviennent à je ne sais quelle langue.

Les journalistes courent vers leurs véhicules pour transmettre la nouvelle ; le temps du compte-rendu est passé. Le jour s'achève. Demain, ce sera un autre jour et une autre information. Pour le peuple c'est un jour qui commence, il est à peine plus clair, on aperçoit à l'horizon les nuages du futur. Il est clair que l'aube arrive à peine, que l'histoire en est à son commencement. Ils savent très bien ce qu'ils veulent : justice, liberté, dignité. L'un d'eux dira que l'utopie est présente.

À la fin de la célébration, je compris clairement que les pauvres sont les messagers de Dieu.

12. C'est la définition de sa propre langue : la "parole véritable".

Traduction DIAL.

En cas de reproduction, mentionner la source DIAL.